

Silvia Baron Supervielle ou la poétique de l'eau

Corsin, Julie

Universidad de Castilla-La Mancha, juliecorsin@gmail.com

Resumen

El objetivo de este artículo es estudiar la presencia del agua en la obra ensayística de Silvia Baron Supervielle. ¿ De qué manera está expresada ? ¿ Bajo qué términos e imágenes ? ¿ Qué función tiene ? Para responder a estas preguntas es preciso acudir a los estudios de Gaston Bachelard sobre los cuatro elementos, principalmente el agua y su representación en la literatura, así como los mitos fundadores de la humanidad que todavía encuentran resonancia en una gran parte de la literatura universal contemporánea. Estos estudios nos ayudan a entender en qué consiste esta poética del agua que desarrolla la autora argentina en sus ensayos. Veremos que es efectivamente un elemento clave en sus escritos, que se resuelve en una serie de paradojas que constituyen la expresión de una vida apasionante y de unas reflexiones complejas. Si la autora trata, en un primer momento, del agua como una fuerza castradora y potente que la aleja de sus raíces, veremos que un segundo momento, esta agua permite reestablecer los lazos que la unen a su tierra natal. El agua es una frontera natural y simbólica, un obstáculo que rompe con su pasado. Pero al mismo tiempo, se transforma en un puente que la une a su pasado, gracias a los recuerdos, y que la lleva hacia su vida presente en París, la vida que ha elegido como escritora.

Palabras clave : Supervielle ; agua ; poética ; Argentina ; Paris.

Résumé

L'objectif de cet article est d'étudier la présence de l'eau dans les essais de Silvia Baron Supervielle. De quelle manière est-elle exprimée ? En quels termes ? A travers quelles images ? Quelle fonction a-t-elle ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire d'avoir recours aux études de Gaston Bachelard à propos des quatre éléments, principalement l'eau et sa représentation en littérature, ainsi que les mythes fondateurs de l'humanité en rapport avec l'eau et qui gardent encore un sens dans une grande partie de la littérature universelle contemporaine. Ces études nous aident ici à comprendre en quoi consiste cette poétique de l'eau que développe l'auteur argentin dans ses essais. Nous verrons qu'il s'agit effectivement d'un élément clé dans ses écrits, qui se résout en une série de paradoxes qui constituent l'expression d'une vie passionnante et de réflexions complexes. Si l'auteur traite, dans un premier temps, de l'eau comme une force castratrice et puissante qui l'éloigne de ses racines, nous verrons que, dans un deuxième temps, cette eau permet de rétablir les liens qui l'unissent à sa terre natale. L'eau est ici une frontière naturelle et symbolique, un obstacle qui rompt avec son passé. Mais dans le même temps, elle se transforme en un pont qui l'unit à son passé, grâce aux souvenirs, et qui l'emmène vers sa vie présente, à Paris, cette vie qu'elle s'est choisie en tant qu'écrivain.

Mots-clés : Supervielle ; eau ; poétique ; Argentina ; Paris.

Abstract

The purpose of this paper is to study the presence of water in the essay literary production of Silvia Baron Supervielle. How is water expressed in her works ? Which terms and images are employed to refer to it ? Which is its function ? To answer these questions, it is necessary to draw upon Gaston Bachelard's research on the four elements, chiefly on water and its representation in literature as well those foundational myths of mankind which are still echoed in a great part of contemporary universal literature. Such studies by Bachelard contribute to understanding what this poetics of water consists in as developed by Argentinean writer Silvia Baron Supervielle in her essays. We will see that what is indeed a key factor in her writings takes shape in a series of paradoxes which account for the expression of a passionate life and various

complex reflections. As it is, whereas the author initially deals with water in terms of a powerful and castrating force distancing her from her roots, such water may be subsequently observed to allow her to restore the links with her birthplace. Water is not only a natural and symbolic frontier but also an obstacle that breaks with her past. However, water simultaneously bridges the gap between the author and her past thanks to her memories, thereby leading to her present life in Paris, the life that she has chosen as a writer.

Keywords : Supervielle ; water ; poetics ; Argentine ; Paris.

Introduction

L'eau est un élément vital pour Silvia Baron Supervielle. D'origine argentine, elle quitte en 1961 les rives du Río de la Plata pour les bords de Seine, qu'elle ne quittera plus jamais. Comme elle l'explique dans ces essais, il s'agit d'un élément dont elle ne peut s'éloigner. Au fil de son œuvre, nous voyons qu'elle entretient un rapport complexe à l'eau : c'est à la fois une barrière naturelle et une frontière qui la sépare de son pays, de sa famille, de son passé, de son identité, et qui symbolise son absence et son départ. Mais l'eau va se transformer aussi en une passerelle qui va la guider vers elle-même, c'est-à-dire qui va l'aider à trouver sa voix-voie, son destin en tant qu'écrivain. Paradoxalement, cette eau l'a rapprochera, malgré la distance, de ses racines. Cet élément va devenir un point de jonction entre ce qu'elle était, ce qu'elle a laissé derrière elle et son présent. Il lui permet de retourner vers ses souvenirs, grâce à l'imagination, en même temps qu'elle elle lui ouvre une porte vers l'écriture. L'eau deviendra finalement une métaphore de la création, l'écriture même, grâce à laquelle l'auteur renaît et se retrouve.

Par ailleurs, l'eau semble être le révélateur de d'une série de contradictions qui fond de l'œuvre un canevas passionnant à interpréter, tout comme les mythes qu'elle rappelle et les fonctions qu'elle traverse. L'eau y est présente sous de multiples formes et symboles que nous allons analyser, et que nous tenterons de mettre en relation avec les théories du grand théoricien de la poésie de l'eau qu'est Gaston Bachelard.

1. Un élément prépondérant

1.1 Une eau vitale pour l'écriture

Au cours de ses essais, l'auteur partage avec le lecteur ses nombreuses réflexions autour de l'eau. Il apparaît rapidement que l'eau constitue un besoin vital pour Silvia Baron Supervielle, un élément nécessaire dans sa vie, et qui apparaît dans toute son œuvre. Habitant l'île Saint-Louis à Paris, les quais de Seine, ses ponts et ses rives constituent une partie importante de son identité : « Je ne peux pas être sans ces eaux de la Seine qui m'emportent et qui parlent pour moi. Je ne peux pas vivre dans un autre pays, une autre ville, un autre quartier. » (Supervielle, 2007 : 61) L'eau a toujours fait partie de sa vie, depuis son enfance, sur les rives du Río de la Plata, jusqu'à sa vie d'adulte. Elle dit avoir choisi l'île Saint-Louis pour être justement entourée par l'eau. Son salon, donnant sur la Seine, est son lieu d'écriture précisément à cause de la vue, qui lui sert de constante inspiration. Vivre à côté de l'eau, avec vue sur l'eau, est un besoin vital pour elle :

Depuis que j'ai traversé la mer, j'ai vécu dans une île au cœur de Paris. De ma fenêtre, près de la table où j'écris, je vois courir un fleuve sur lequel naviguent le soleil, la pluie, les ombres des nuages, les bateaux de touristes, les péniches chargées de charbon ou de sable. Et, de loin en loin, sur ses eaux tourbillonnantes, courent et tintent des éclats d'argent. Plus d'une fois, j'ai éprouvé le besoin de déménager, de changer d'endroit, mais je n'en fus pas capable. Je ne peux pas déménager, ni me promener loin d'ici ; je n'ai pas la capacité de m'éloigner de la Seine, qui sillonne les murs de la ville. (Supervielle, 2007 : 59)

Il suffit d'ailleurs de se pencher sur plusieurs titres de ces poèmes, romans ou essais pour s'en convaincre. L'eau habite Silvia Baron Supervielle et son écriture, c'est pour cela qu'elle ne peut vivre loin de l'eau : *L'eau étrangère*, *La rive orientale*, *Espace de la mer*, *Sur le fleuve*, *Le pont international*. L'eau l'inspire. Elle s'identifie à l'eau, tout comme elle identifie aussi son écriture à l'eau. Comme le souligne Bachelard (1942 : 134), dans l'inconscient collectif, tout liquide

est une eau. L'encre est pour l'auteur une eau qui coule comme la Seine. Si l'on prend également en compte le symbole de féminité et de maternité de l'eau, c'est l'encre, donc l'eau qui laisse graver la feuille de papier, tout comme la Seine et l'océan étendent leur pouvoir de gestation sur Silvia et la laissent emplies d'une écriture à venir. En effet, dans l'interprétation bachelardienne, toute eau est un lait, symbole de la mère et de la maternité. L'eau se nourrit du passé, elle est fécondée par les souvenirs, ce que Silvia a laissé derrière elle, puis cette même eau s'écoule en elle et la laisse graver. Le dernier pas sera que l'eau sorte d'elle, comme si elle rompait ses eaux, et, en même temps, la libère. A chaque étape, c'est une nouvelle naissance :

Il y a toujours eu un écart dans ma vie. L'écart entre Buenos Aires et Montevideo, de chaque côté du fleuve Uruguay, l'écart entre les continents, à travers l'Atlantique. Il y a toujours de l'eau entre moi et moi. Et cette eau m'a libérée, m'a permis de faire des choses que je n'aurais même pas pu imaginer. Grâce à elle, grâce à cet écart permanent, ma vie est un miracle, dont je suis immensément heureuse, malgré la nostalgie, une nostalgie très ancienne, d'avant mon départ (Georgesco, 2011).

1.2 Présence de l'eau dans son œuvre

L'eau dans l'œuvre de Silvia est matérialisée par trois éléments distincts mais qui se rejoignent. C'est tout d'abord le Río de la Plata, cet estuaire formé par les fleuves Uruguay et Paraná lorsqu'ils se jettent dans l'Océan Atlantique. C'est le berceau de son enfance, ses origines, c'est-à-dire un père argentin d'origine française vivant à Buenos Aires et une mère uruguayenne originaire de Montevideo, et qui quittera son pays pour se marier. Ce voyage maternel, prémonitoire du sien, sera d'ailleurs une première migration, une première traversée de l'eau que Silvia gardera présente dans son histoire familiale. Sa propre traversée représente un déchirement de par la mort de sa mère lorsqu'elle était jeune. Le Río de la Plata est donc synonyme de passé, de racines, d'identité, de nostalgie, de paradis perdu. Il est donc aussi dans ce sens symbole de mort.

Selon Bachelard, tout voyage sur l'eau représente une mort : « L'imagination profonde, l'imagination matérielle veut que l'eau ait sa part dans la mort ; elle a besoin de l'eau pour garder à la mort son sens de voyage. » (Bachelard, 1942 : 90-91) C'est en fin de compte la barque de Caron, l'eau portant la mort en elle, et l'emportant au loin. Elle passe, comme le temps. De plus, grâce à son pouvoir dissolvant, elle efface, elle délie. Le passé, également synonyme de mort, est rattaché à ce fleuve dans la mémoire de l'auteur.

Puis, c'est ensuite l'Océan Atlantique, synonyme de ce passé qu'elle délaisse, de son arrivée sur une nouvelle terre et de sa nouvelle vie, où elle retrouve sa voix et son écriture, où elle renaît. Une terre où elle fait peau et plume neuve, et malgré la nostalgie du départ et de ce qu'elle a laissé derrière elle, où elle se sent bien. L'Océan Atlantique constitue donc à la fois une barrière entre son passé et son présent, mais aussi un pont entre ses deux ports d'attache. La mer la fascine : « Je suis attachée à la mer, qui ne connaît pas les saisons, ni la mort, ni la vie. Ce qui m'attache à elle : le désir de bramer à sa manière, d'épouser ses transports, d'éclater au sommet de ses lames. Lorsque je suis à ses côtés, elle ne me rejette pas mais m'attire passionnément. » (Supervielle, 2002 : 244). Le cri de la mer, sa nature sauvage, sa capacité à la saisir comme le flux, et à la rejeter comme le reflux, ce sont autant d'éléments symboliques que d'éléments qui font partie intégrante de sa vie.

Enfin, c'est la Seine, synonyme de son présent à Paris, du destin qu'elle s'est choisi en quittant l'Argentine, du besoin vital et incompréhensible qui l'a fait quitter ses rives natales pour un autre rivage, bref de sa renaissance comme écrivain. Il s'agit aussi de son inspiration constante, puisqu'elle écrit avec vue sur la Seine. Si le Río de la Plata c'est le passé, la mort, l'Océan et la Seine, eux, symbolisent l'à-venir donc la vie, la transformation, ainsi que la renaissance à l'écriture.

L'eau, omniprésente donc, se présente d'abord sous la forme d'une frontière qui produit une séparation avec sa famille, ses racines. Et l'océan Atlantique constitue la frontière physique naturelle qui la sépare de son pays d'origine, de son passé et d'une partie de son identité. C'est donc d'abord dans la douleur l'eau est évoquée.

2. L'eau comme séparation

2.1 Une frontière

L'eau, qui traditionnellement est pourtant une représentation de la poche amniotique et donc de la figure maternelle, apparaît comme une frontière qui dessine ce qui la sépare d'avec ses racines et qu'elle décrit ainsi : « cette plaine par-delà la mer, qui continue de s'allonger sans fin » (Supervielle, 2002 : 234). Cette étendue (d'eau et/ou de terre) renvoie à l'infini du souvenir, sans commencement ni fin. En effet, l'un des leitmotiv de son œuvre apparaît sous la forme du souvenir de sa mère trop tôt disparue, de son père et de sa sœur de qui elle est si proche et qui sont restés en Argentine, tous trois séparés d'elle par l'océan. Elle parle donc du « champ de la distance entre la Seine et le Río de la Plata » (Supervielle, 2013 : 51). Elle ne peut que constater cette distance, matérialisée par l'Océan Atlantique. Elle s'interroge d'ailleurs : « Le premier rivage s'est-il éloigné de moi, ou est-ce moi qui l'ai quitté ? » (Supervielle, 2007 : 16) A travers cette interrogation transparait l'éloignement inexorable que provoque l'océan, comme la marée rejette un corps étranger loin de son rivage. Mais, est-ce une victime de l'éloignement, de l'eau, ou est-ce un départ volontaire ?

Il ne faut pas oublier que les villes qui lui sont chères, Buenos Aires et Montevideo, bercées par les eaux du Río de la Plata sont les eaux qui l'ont vu naître. Lorsqu'elle parle de son départ à travers l'océan, c'est donc naturellement l'image d'un bateau ayant quitté le port qu'elle évoque : « Ce fleuve, là-bas, entre les villes de Buenos Aires et de Montevideo, me concerne spécialement, quoique ma vie, à l'image d'un bateau qui a quitté le port, me retienne à jamais loin de lui. » (Supervielle, 2007 : 59-60) En définitif, l'océan, c'est l'eau sauvage, l'eau profonde, l'eau de l'au-delà, tandis que Río de la Plata, c'est l'eau familière, et même familiale, l'eau intime que l'on garde comme un trésor dans un coin du souvenir car elle est connue et rassurante.

Mais l'eau est ressentie aussi comme une force castratrice car elle la sépare entre autre de sa famille. Lorsqu'elle parle de sa sœur, par exemple, elle voit la mer qui les empêchent d'être ensemble. : « *Inès y Silvia* : [...] Y est une corde dont un bout, malgré la mer qui s'interpose, est noué à ma sœur et l'autre à moi. » (Supervielle, 1999 : 143) Mais c'est surtout lorsqu'elle parle de sa mère que la douleur se fait plus forte. On retrouve encore une fois la mer-*el mar-mère* non plus comme métaphore, « incarnation » de la vie-écriture mais comme douleur car l'océan, plus étendu, la sépare en effet encore plus d'elle, physiquement et psychologiquement (elle l'a perdue à l'âge de deux ans, et dont il ne lui reste plus que quelques photos). Entre Montevideo, la maison de sa famille maternelle et les rives du fleuve où ils passaient les dimanches en famille, se dresse une vraie frontière océanique. Elle parle en effet de « la mer qui m'a séparée de sa vie et qui maintenant me sépare de sa tombe. » (Supervielle, 2002 : 65) Pourtant l'océan reste perméable, puisqu'il charrie les souvenirs du passé tout en marquant l'absence des deux côtés de l'Atlantique.

2.2 L'absence

L'océan Atlantique, qui est donc la séparation entre l'auteur et ce qui lui est cher, symbolise également l'absence de sa mère à ses côtés, et sa propre absence dans son pays d'origine et près de sa famille. Ce départ, cet exil vital et nécessaire dont l'auteur recherche les motifs serait expliqué par cette absence, concrétisée par l'océan : « Reproduire le phénomène de ta disparition. En m'envolant à travers la mer, j'ai rejoint le territoire de l'absence ; je suis devenue une absente pour les miens restés sur les rives de la mer Douce et je les ai rendus absents pour moi. » (Supervielle, 2013 : 32) En effet, sa mère, Raquel, effectua une traversée, celle du Río de la Plata et laissa derrière elle sa famille (de Montevideo à Buenos Aires). L'eau crée ici un parallèle entre la traversée de l'auteur et celle de sa mère, et perpétue cette absence qui l'a tant fait souffrir comme quelque chose qui ressort du rite initiatique. La mer devient ici un véritable moyen de voguer vers ses racines, vers une certaine idée de sa mère et du souvenir qu'elle en a. On retrouve ici encore l'image de la barque de Caron : l'auteur, guidée par ses souvenirs, navigue en direction de son passé et ce qui le constitue. Pour cela, elle laisse sa famille, comme sa mère avait laissé la sienne : « En quelque sorte, après mon atterrissage en France, je fus un peu à égalité avec Raquel dans une espèce d'invisibilité terrestre, temporaire, qui s'efforce de ressembler à celle de l'au-delà. » (Supervielle, 2013 : 32). Cette signification de l'eau comme absence est dû à la force dissolvante de l'eau : elle dilue les éléments, ici, à la fois elle sépare et elle rapproche.

L'océan constitue donc cette mémoire de la mère, ce territoire en suspens, à la fois frontière naturelle, symbolique et territoire de l'absence. Mais paradoxalement, c'est cette traversée, cette absence qui la libère, puisque c'est en laissant derrière elle l'Argentine qu'elle va finalement trouver sa voix. Elle recommencera en effet à écrire une fois arrivée en France. La langue poétique qui est la sienne est conditionnée par son départ, par cette double absence maternelle et personnelle, ainsi que par cette masse d'eau qu'elle a dû traverser :

J'écris avec la langue de l'absence. Sa direction parcourt l'éloignement qui, d'un rivage à l'autre, flue et reflue sur l'Atlantique. [...] Les années, les saisons sont parties sans que cet éloignement diminue, se rapproche un peu. Il a continué à s'étendre devant et derrière moi, sur toutes les régions possibles, par-delà les frontières, sur d'autres mers [...] : il s'est emparé de l'univers (Supervielle, 2007 : 16).

Malgré le temps qui passe, sa vie et son écriture seront perpétuellement marquées par l'éloignement et par l'absence, qui sont symbolisés par l'eau. L'Océan Atlantique est donc d'abord vue comme un élément négatif. L'eau n'est qu'éloignement, solitude et obstacle. Pourtant, si elle l'a éloigné dans un premier temps de ce qui lui était cher, elle va dans un deuxième temps la rapprocher de son pays natal.

3. L'eau comme passerelle

Si elle symbolise la distance, la séparation, le départ, et l'absence, l'auteur trouve dans l'eau d'autres éléments qui la font se rapprocher de ses origines, de son passé, tel un miroir réfléchissant, et elle lui permet également de trouver sa voie, son cheminement personnel. On retrouve donc une claire dichotomie : dans un premier temps l'eau éloigne, mais dans un second temps, l'eau rapproche, flux et reflux. Elle sert en effet ici de pont entre les deux points cardinaux de sa vie : le Sud et le Nord, l'Argentine et la France, le passé et le présent. L'eau fait se rejoindre les courants pour lui permettre d'être proche de ses origines, malgré la distance.

3.1 L'origine

En tant que passerelle entre les deux continents, l'Océan Atlantique est d'abord symbole du commencement : c'est l'origine des « criollos », les hispano-américains nés en Amérique Latine d'ascendance européenne parmi lesquels se trouvent de nombreux Argentins.

Tout d'abord, on retrouve dans les réflexions de l'auteur la mention de l'eau en tant que naissance de tout un peuple, grâce à la conquête de l'Amérique Latine. La traversée de l'Océan Atlantique, la découverte du Río de la Plata sont autant d'évènements importants qu'elle nous raconte pour expliquer ses origines, reliées encore et toujours à l'eau.

On vole sur le Río de la Plata. [...] C'est à l'embouchure de ces eaux que naguère, voiles au vent, les caravelles hésitaient. C'est par ces eaux que les émigrants européens arrivèrent par la suite et, parmi eux, ceux dont je suis issue : les Espagnols en première instance et ensuite le jeune mousse de France qui, tiré par la volonté de son rêve, nagea jusqu'aux criques entr'aperçues par le hublot (Supervielle, 1999 : 134).

L'eau est donc source de vie naturelle, naissance d'une partie des habitants du continent américain, plus particulièrement ici les Argentins, nation créée en partie par de multiples vagues d'émigration françaises, espagnoles, italiennes, anglo-saxonnes, etc. Elle explique d'ailleurs que chaque famille argentine s'est construite avec le souvenir de l'histoire familiale migratoire, cette traversée de l'océan qui se transmet de génération en génération :

Nous avons tous des grands-parents ou des parents qui avaient émigré de l'Italie, de la France, de la Russie, de l'Allemagne, etc. [...] De filiation paternelle française et maternelle espagnole, j'étais un mélange comme tous les habitants de Buenos Aires. [...] Je suis toujours le produit de ce mélange. [...] Nous héritions les souvenirs et les rêves fantastiques de ceux qui étaient arrivés de loin. Tout était voyage là-bas en ces temps. Tout départ était possible. (Supervielle, 1999 : 43-44).

Elle en conclut qu'« être argentin, c'est être étranger et cosmopolite en ayant ou pas quitté son pays » (Supervielle, 1999 :125) et qu'elle n'échappe pas à la règle puisqu'« originaire d'un pays, l'Argentine, qui est constitué d'émigrants, [elle] fu[t] dès le départ une exilée. Une exilée qui, par la suite, traversa la mer en sens inverse. » (Supervielle, 1999 :

121) Leur accent, dit-elle d'ailleurs, ne serait que le rappel « [qu'] ils sont arrivés de loin, loin signifiant de l'autre côté de l'océan. » (Supervielle, 1999 : 135) La traversée de l'océan, qui génère cet accent et ces destins particuliers, permet de reconnaître les personnes chargées d'histoire, de vide, d'absence.

L'eau est également à l'origine de l'histoire personnelle de la famille de Silvia. Elle revient souvent sur sa famille d'ascendance française par son père et espagnol par sa mère : « Je suis la descendante de deux jeunes hommes qui s'évadèrent de leur destin pour en construire un autre de l'autre côté de la mer. » (Supervielle, 2013 : 30) L'auteur dit d'elle-même qu'elle est « le fruit de ce saut » (Supervielle, 2007 : 11), de cet « exil qu'on reçoit en héritage, de génération en génération » (Supervielle, 2007 : 11) et qui produit des voyageurs prêts à franchir la mer et le mur qui les sépare d'eux-mêmes. » (Supervielle, 2007 : 11) Elle trouve ainsi dans l'eau sa propre origine ainsi que son histoire familiale. On retrouve le pouvoir de cette eau qui dilue, l'eau meurtrière qui rompt les liens familiaux protecteurs, mais qui conduit, tout comme Caron, vers l'autre rive, qui représente ici la renaissance.

Rien donc n'aurait pu être sans ces multiples « saut[s] de l'Atlantique » à travers l'Histoire. C'est encore une fois la corrélation de l'eau avec la naissance, la mère, la création en ce qu'elle génère l'expansion de la vie, de l'écriture qui n'est que des traversées successives, qu'elles soient personnelles ou historiques. Comme le cycle de l'eau qui revient toujours à son point de départ, l'auteur, tout comme l'eau, revient à ses origines, par l'écriture, le souvenir et même lorsqu'elle effectue à son tour la traversée de l'Atlantique en 1961 et débarque en France, terre d'une partie de ces ancêtres. La boucle est donc bouclée, elle met fin à une histoire de migration liée à l'eau avec la sienne. Elle rénove les destins à travers des parallélismes inversés tout au long de l'histoire.

Lorsqu'elle évoque l'eau, l'auteur parle d'ailleurs de son destin : elle était destinée à retraverser l'océan comme ces ancêtres dont elle est le reflet mais dans l'autre sens. On retrouve ici une autre propriété de l'eau : l'eau-miroir, qui renvoie son propre reflet inversé à celui qui s'y regarde.

3.2 L'eau : destin et miroir

L'exil est conditionné par l'eau elle-même. Regarder l'eau, regarder l'horizon qui se découpe attire les voyageurs, elle exerce un fort pouvoir d'attraction qui incite au voyage, à la traversée. C'est ce que l'auteur appelle les lointains prodigieux, annoncés par l'eau :

De toute part palpite la promesse de l'horizon. On guette la ligne miroitante. On sait que les yeux qui ne l'ont pas vue s'éteignent à l'intérieur. On cherche à voir la langue. Aller jusqu'à la mer, trouver le port et s'embarquer sur le premier bateau vers cette ligne qui annonce les lointains prodigieux. Le long de cette mer, on les pressent, ils vous envoûtent, on croit les discerner. Les yeux, partis avant soi, parcourent une étendue sans fin ; ils emportent l'âme dans les airs jusqu'aux nuages, jusqu'aux étoiles et par-delà les nuages et les étoiles jusqu'à ce que la vue accède à des distances inimaginables. [...] Vivre est non seulement passer sur la terre mais traverser la mer d'une terre à l'autre (Supervielle, 2007 : 11).

L'appel de l'eau est si fort qu'on ne peut y résister. Silvia, en suivant le fil de l'eau, en se laissant attirer par elle, trouvera ses propres lointains prodigieux, c'est-à-dire son destin en tant qu'écrivain et en tant que personne. Et en traversant l'Atlantique, elle réalise une migration parallèle mais inversée de celle de ces ancêtres qui est possible grâce à la fonction de miroir de l'eau. L'arrivée constitue le point de départ. Tout est donc éternel recommencement, comme dans le cycle de l'eau, et passé et présent sont liés, grâce aux reflets possibles de l'eau. Chez Bachelard, ce qui se reflète dans l'eau porte une empreinte féminine. On retrouve donc encore cette eau-mère qui favorise le destin de l'auteur.

L'eau constitue donc cette passerelle entre deux pays qu'il faut suivre pour pouvoir trouver son destin, matérialisé ici par l'écriture. L'eau et l'écriture sont des ponts entre ces deux pays, entre ses deux vies :

Peut-être ai-je traversé la mer pour tracer un destin. S'il fallait qu'une raison justifie mon départ, ce serait peut-être celle-là. Je suis partie pour entraîner la trace de mon destin immobile. Lorsqu'il se mit en marche, il devint non seulement un pas mais encore une écriture faite de poussière, de hautes herbes, de sillages qui s'évanouissent. Depuis

peu, elle prend la forme d'une passerelle. Je repars ou reviens sur une passerelle que je bâtis nœud après nœud et qui vacille suspendue sur les flots. (Supervielle, 2002 : 84-85).

Si nous avons déjà parlé du pouvoir dissolvant de l'eau qui sépare, qui dilue, on retrouve ici sa fonction contraire : l'eau est également un liant, qui réunit, qui rapproche.

Durant la traversée l'auteur subit un changement : « Après que j'eus franchi l'océan, j'acquis une apparence nouvelle. » (Supervielle, 1999 : 79) Elle retrouve en effet une langue poétique et personnelle, et une écriture. Elle recommence à écrire après une longue pause. L'exil l'aide paradoxalement à se trouver et à devenir écrivain. L'eau l'aide donc à se définir et à se voir tel qu'elle est. En définitif, comme dans un miroir, elle permet de se refléter, d'avoir une image inversée de soi-même, mais qui ne peut mentir, qui nous montre telle que l'on est. On se trouve et se découvre en elle. Cette eau-miroir, si elle permet d'aller vers son destin tout en fermant une boucle, permet aussi de toujours avoir derrière soi le reflet du passé, les souvenirs de son enfance, son pays et sa langue, tout ce qui forme d'une manière ou d'une autre l'identité qui nous est propre.

L'eau est la réunification du passé et du présent, l'origine et la destination, au-delà de l'obstacle physique entre les deux continents, du fossé infranchissable entre une femme ayant quitté l'Argentine et qui a tout laissé derrière elle et la nouvelle vie qu'elle s'est choisie, seule, loin de ses repères familiaux et familiaux. Mais l'eau est aussi paradoxalement ce qui peut la faire refluer d'où elle est partie au moyen de l'imagination. Sa vie à Paris autant que sa vie en Argentine est marquée par l'eau. D'ailleurs le fait de vivre à Paris, sur l'île Saint-Louis, indique un besoin de retrouver un élément qui la rattache à son enfance donc qui la rassure. En effet, l'île serait un refuge puisqu'elle est entourée de l'eau protectrice, d'une poche amniotique qui renvoie inmanquablement à sa propre mère-mer. Supervielle s'entoure d'eau pour continuer à vivre malgré la distance et l'éloignement, isolée au milieu de l'eau maternelle et protectrice.

Références bibliographiques

- BACHELARD, Gaston (1942). *L'eau et les rêves. Essais sur l'imagination et la matière*. Paris : Le livre de poche.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (1999). *La ligne et l'ombre*. Paris : Editions du Seuil.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2002). *Le pays de l'écriture*. Paris : Editions du Seuil.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2007). *L'Alphabet du feu. Petites études sur la langue*. Paris : Gallimard.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2009). *Journal d'une saison sans mémoire*. Paris : Gallimard.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2013). *La ligne et l'ombre*. Paris : Gallimard.
- GEORGESCO, Florent (2011). « Silvia Baron Supervielle : douée d'ubiquité » dans *Le Monde*.
<http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/17/silvia-baron-supervielle-douee-d-ubiquite_1604920_3260.html> [Consulté le 26 mars 2016].
- RIVIECCIO, Louis (2008). *Dieu créa l'homme à son image et l'homme créa l'image de son Dieu*. Paris : Editions du vent des rives.
<<https://books.google.es/books?id=cV1dY0-Npe4C&pg=PP1&lpg=PP1&dq=louis+rivieccio+dieu+cr%C3%A9a+l%27homme+%C3%A1+son+image&source=bl&ots=eKJq0PFSMo&sig=OcvFLUHgz5ZZffSdr86U0qGsx0E&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi25cOW8qTNAhXBfhoKHQfcAM0Q6AEIHjAA#v=onepage&q=louis%20rivieccio%20dieu%20cr%C3%A9a%20l%27homme%20%C3%A1%20son%20image&f=false>> [Consulté le 02 juin 2016]